

Nous, les jeunes

Une vieille habitude culturelle veut que de nombreux festivals aient lieu l'été. C'est qu'avec l'arrivée des beaux jours et l'augmentation de la température, on imagine les spectateurs emplis d'une grande sensation de légèreté et on les suppose, dans ce contexte, beaucoup plus enclins à sortir, donc à consommer. Peut-être les imagine-t-on aussi plus tolérants qu'à l'accoutumée car il semblerait que les mois les plus chauds de la saison théâtrale (mai, juin) conviennent admirablement pour présenter des travaux jugés « plus fragiles », à savoir ceux des *jeunes* (en novlangue institutionnelle, dire « la jeune création »). Ainsi, à Paris et en proche banlieue, pas moins de cinq grandes maisons leur consacrent un festival ou ce qui s'y apparente : les (tjcc) au Théâtre de Gennevilliers, abréviation pour « très jeunes créateurs contemporains » ; Impatience, co-programmé par le Théâtre de l'Odéon et le CentQuatre ; et, sous une autre forme, le récent concours Danse élargie, organisé en grande pompe par le Théâtre de la Ville et le Musée de la danse – Centre chorégraphique national de Rennes.

De ces trois rendez-vous de fin de saison, le festival (tjcc) est sans doute celui dont la forme est la plus aimable – peut-être parce qu'il s'agit finalement de la plus sobre. Pendant un long week-end, des artistes français et étrangers, issus de différentes disciplines (théâtre, danse, performance, musique), présentent des créations sélectionnées par un programmeur invité (depuis 2008, ce rôle revenait au critique Laurent Goumarre, à qui vient de succéder le metteur en scène Philippe Quesne). Le principe des (tjcc) a beau être simple, il n'empêche pourtant pas quelques bizarreries comme l'invitation du sexagénaire Raimund Hoghe, ancien dramaturge de Pina Bausch, ou bien la programmation attendue d'habitues de ce type de manifestation, à l'instar d'Yves-Noël Genod ou de la compagnie du Zerep (Sophie Perez et Xavier Boussiron), dont on ne saisit guère ce qu'ils peuvent encore représenter de « très jeune » dans le paysage théâtral. D'un côté, il existe donc un décalage entre ce que promettent les (tjcc) et l'âge de certains artistes, voire la notoriété dont ils jouissent déjà ; d'un autre, il faut bien reconnaître que ce festival a été l'un des premiers à mettre en avant des compagnies qui manquaient de visibilité. Ce fut notamment le cas de l'Irmar (l'Institut des recherches menant à rien) ou des Chiens de Navarre, en partie révélés grâce à cette manifestation, puis accompagnés, les saisons suivantes, par le Théâtre de Gennevilliers.

L'histoire du Théâtre de l'Odéon avec les jeunes est un peu plus rocambolesque. En 2005, avec Berthier'05, un premier moment de la saison avait été consacré « aux jeunes acteurs » – non pas à tous les jeunes acteurs mais simplement à ceux qui étaient issus des écoles supérieures d'art dramatique (Conservatoire national supérieur de Paris, école du Théâtre National de Strasbourg, ENSATT de Lyon, etc). Après trois éditions sagement confinées en périphérie, aux Ateliers Berthier, puis une année d'interruption, le festival initié par Georges Lavaudant a été repensé sous le mandat d'Olivier Py pour devenir Impatience. Il s'est à la fois ouvert à toutes les « jeunes compagnies » et élargi au centre de Paris en investissant les murs historiques du Théâtre de l'Odéon, puis en trouvant un troisième port d'attache au CentQuatre, en mai 2011. Ici, les enjeux sont différents, le public n'est pas le même qu'à Gennevilliers et on se garde bien de faire la promotion de l'ultra-jeune – sans doute pour ne pas effrayer les abonnés. On préfère donc, en écho au titre du festival Turbulences de Strasbourg, isoler ce que l'on imagine être la quintessence de la jeunesse pour la représenter sous les traits du merveilleux cliché de l'*impatience* – comme si elle était cette force qui va, qui « en veut », qui se bat inlassablement envers et contre tout avec des étoiles dans les yeux (même si elle est au RSA). D'ailleurs, à l'exception de cette débordante soif de théâtre, on se

demande bien ce qui la caractérise car la brochure de saison balaye d'un revers toute tentative d'expérimentation en assurant au spectateur qu'il ne verra ni « maquettes, ni ateliers, ni prototypes ou fragments de projets inédits » mais « des moments de théâtre comme les autres – aussi exigeants, aussi aboutis »¹. Est-ce à dire qu'il faut s'attendre à de bons vieux standards, avec un peu d'énergie en plus et quelques rides en moins ?

Dans les faits, Impatience propose quelques vraies découvertes mais n'échappe pas pour autant à la tentation du recyclage. C'est le cas avec *La Fête*, création du collectif De Quark programmée dans l'édition 2012 mais pourtant créée cinq ans auparavant et présentée en tproche banlieue quelques mois plus tôt, au Studio-Théâtre de Vitry et à L'Échangeur de Bagnolet. En fin de compte, ce qui dérange peut-être le plus, c'est l'inévitable tombola de fin de festival qui consiste à récompenser le meilleur spectacle et à gratifier « un jeune » du Prix Odéon-Télérama-CentQuatre – sorte de kebab salade-tomate-oignon dont le prestige n'a d'égal que le ridicule du nom. L'Odéon y voit là un moyen de « mobiliser l'attention et la curiosité de tous » – en réalité, surtout celle des programmeurs venus faire leur marché car, la brochure est formelle, tous ces projets « autonomes et achevés [sont] faits pour tourner ». On regardera donc plutôt cette petite cérémonie comme un réflexe de l'institution à travers lequel elle cherche à mettre en scène sa mansuétude, à réaffirmer son autorité et conforter la place et le statut de chacun. Rien ne change.

À ce jeu-là, le Théâtre de la Ville et le Musée de la danse n'y vont pas par quatre chemins. Considérant sans doute qu'il n'existe pas assez de compétition et de sélection dans le monde de l'art, les deux structures ont jugé bon de donner naissance à un *concours*, qu'elles prennent grand soin d'enrober d'un discours qui en célèbre les vertus humanistes. Dans ce cas précis, il n'est même plus question d'apprécier des travaux préexistants mais bien de susciter, par le biais d'un appel à projet, des dizaines de formes qui pourront défiler illico sur la scène du Théâtre de la Ville... sans excéder les dix minutes chrono !

Lancé en juin 2010 à renfort de grands coups de pub, Danse élargie a immédiatement proclamé qu'elle exaucerait le vœu de ceux qui ont « toujours voulu danser au Théâtre de la Ville »² – comme si cela constituait un rêve en soi, un horizon ultime que tout artiste désirerait secrètement toucher du doigt. Afin de rehausser encore ces quelques minutes de gloire, le Théâtre de la Ville et le CCN de Rennes ont voulu rendre la concours *international*. Chaque projet est donc rattaché au pays de celui qui le porte et soumis à un jury d'artistes de diverses nationalités, le tout étant présenté par un Maître de cérémonie dans une ambiance Eurovision (en plus sérieux) ou Festival de Cannes (le glamour en moins). Au terme de la première édition, les noms des heureux gagnants étaient dévoilés aux côtés d'un représentant de la Fondation d'entreprise Hermès, partenaire et membre du comité de sélection des projets, qui rappelait, pour chaque « vainqueur », le montant de la dotation. Puis, les lauréats se voyaient remettre un grotesque César réalisé avec de vrais morceaux de tapis de danse du Théâtre de la Ville. À ce stade-là, pourquoi ne pas leur offrir directement du papier toilette de l'établissement ou le tampon hygiénique d'une assistante de direction ?

Face à une mascarade aussi brillamment organisée, on est en droit de se demander si le but de l'opération ne consiste pas uniquement à remplir la case « jeune création » du cahier des charges ou à trouver un alibi efficace pour vanter l'incontournable démocratisation culturelle auprès des tutelles et du grand public. C'est que ce week-end XXL donne la formidable occasion d'accueillir en deux jours tout ce qui n'a pas droit de cité au Théâtre de la Ville en

¹ Brochure de saison 2011-2012 du Théâtre de l'Odéon

² Appel à projet pour le concours Danse élargie, édition 2010

un an. On reconnaît là une tendance de certaines institutions qui, au lieu d'assumer ce qu'elles sont ou de mener des chantiers en profondeur pour se réformer, cherchent au contraire à jouer sur tous les tableaux en même temps : compiler les têtes d'affiche mais accueillir quand même un mini cheptel d'amateurs ou d'artistes « émergents » ; élaborer une programmation très cadrée, voire fermée, mais baliser tout de même deux journées pour donner l'illusion d'« ouvrir grand les portes du théâtre »³.

Ce qui pose sérieusement problème, c'est de cantonner la promotion des jeunes artistes à un format – ou à un créneau : la création de Danse élargie et son resserrement sur un week-end bisannuel témoigne, en creux, de la minuscule place qui leur est faite tandis que le découpage des journées en tranches de dix minutes ne permet en rien l'élaboration de formes nouvelles mais débouche plutôt sur un immense zapping mettant le public en position de juge face à des instantanés. Inutile de préciser que ce « grand moment de partage » laisse pour le moins pantois et que l'on quitte la salle du Théâtre de la Ville en songeant au tableau dressé par Jean Dubuffet dans *Asphyxiante culture* (1968). Le corps culturel, disait-il, toujours en quête de normes, n'apprécie guère le fourmillement chaotique, le foisonnement égalitaire et anarchique ; il travaille au contraire à concentrer, homologuer, hiérarchiser, mettre de l'ordre, établir un classement. Pris par la fièvre de l'immatriculation et de la labellisation, il substitue au profus, à l'innombrable, de petits dénombremens fort pratiques car beaucoup plus malléables, identifiables, dont on peut aisément faire monter la cote. En somme, il ressemble à l'épingleur de papillons qui préfère s'extasier devant quelques spécimens immobiles et étiquetés plutôt que d'en observer une multitude de volants. Sous le soleil des mois les plus chauds et avec l'augmentation progressive de la température, on ne s'étonnera pas que certains papillons insoucians ou désœuvrés soient attirés par les mouvements du filet et s'y engouffrent dans l'espoir d'y virevolter un instant. D'y faire un tour.

Amen.

Thibaud Croisy,
paru dans la revue *Frictions*, n°20, hiver 2012-2013

Texte revu le 02.08.2018

³ Appel à projet pour le concours Danse élargie, édition 2012